

Les femmes pleurent-elles plus que les hommes, et pourquoi ? *

par Jacqueline VONS **

Un livre récent de Patrick Lemoine, *Le sexe des larmes*, défend l'idée que les femmes pleurent plus et mieux que les hommes (1). Certes, les larmes ont fait l'objet d'interprétations variées et nombreuses, dans la mesure où elles ont été considérées au cours des différentes époques comme une des expressions corporelles privilégiées de la perception émotive ou comme des réponses à des *stimuli* externes ou internes. On étudie le langage des larmes, le statut des larmes dans la société ou en tant que manifestation de l'identité féminine ; les larmes entrent dans les catégories de genre : aux hommes le courage et l'absence de larmes, aux femmes la mollesse et les effusions lacrymales. La littérature et les arts ont exploré les extravagances de la sensibilité féminine que traduisent les larmes (2). Dans cette différenciation sexuée ou dans ses représentations, on considère essentiellement la fonction psychique des larmes, qui, au même titre que le rire, constituent une manifestation expressive d'émotions ou de sentiments, dont seul l'être humain, dit-on, est capable. Pline l'Ancien considérait que l'être humain verse des larmes dès sa naissance, pressentant tous les malheurs qui l'accableront et déplorant à l'avance les occasions de pleurer qu'il ne manquera pas de rencontrer au cours de la vie (3). Mais encore faut-il démontrer que les femmes pleurent davantage, même si Aristote en était déjà convaincu (4) ; avant de rechercher la ou les causes de cette prétendue abondance, il semble utile d'inclure une réflexion sur la nature de telles sécrétions, et d'interroger en conséquence les textes médicaux. C'est à la Renaissance, avec les premières études anatomo-physiologiques de l'œil (5) et sous l'influence d'interprétations renouvelées des textes grecs antiques, que l'on commence à s'intéresser aux larmes et à leur production sur le plan organique, indépendamment des considérations morales et psychologiques qui y étaient traditionnellement attachées. En 1695, paraît à Lyon une traduction en français due au médecin Jean Prost du traité d'anatomie écrit par Ijsbrand van Diemberbroeck (1609-1674), professeur à l'université d'Utrecht, et plusieurs fois réédité au XVIII^{ème} siècle (6) ; l'ouvrage comporte une "petite digression" d'une quinzaine de pages, consacrée à la nature des larmes et au fait "qu'elles tombent des yeux" (II, p. 344-358). Il s'agit en fait d'une réfutation très développée et argumentée d'un article (II, p. 128) du *Traité des passions de l'âme*, écrit par René Descartes en 1649. Le philosophe avait établi

* Séance de juin 2014.

** 8, sentier des Patys, 37210 Rochecorbon ; jacqueline.vons@orange.fr



Fig. 1 : Frontispice des Opera omnia de Van Diemerbroeck, Utrecht, Meinard, 1685
(Cliché BIU Santé <http://www.biusante.parisdescartes.fr/histmed/image?05277>)

plusieurs signes extérieurs des passions de l'âme, parmi lesquels l'éclat de rire et les larmes. Celles-ci, écrivait-il, "ne viennent point d'une extrême tristesse, mais seulement de celle qui est médiocre et accompagnée ou suivie de quelque sentiment d'amour, ou aussi de joie. Et, pour bien entendre leur origine, il faut remarquer que, bien qu'il sorte continuellement quantité de vapeurs de toutes les parties de notre corps, il n'y en a toute-

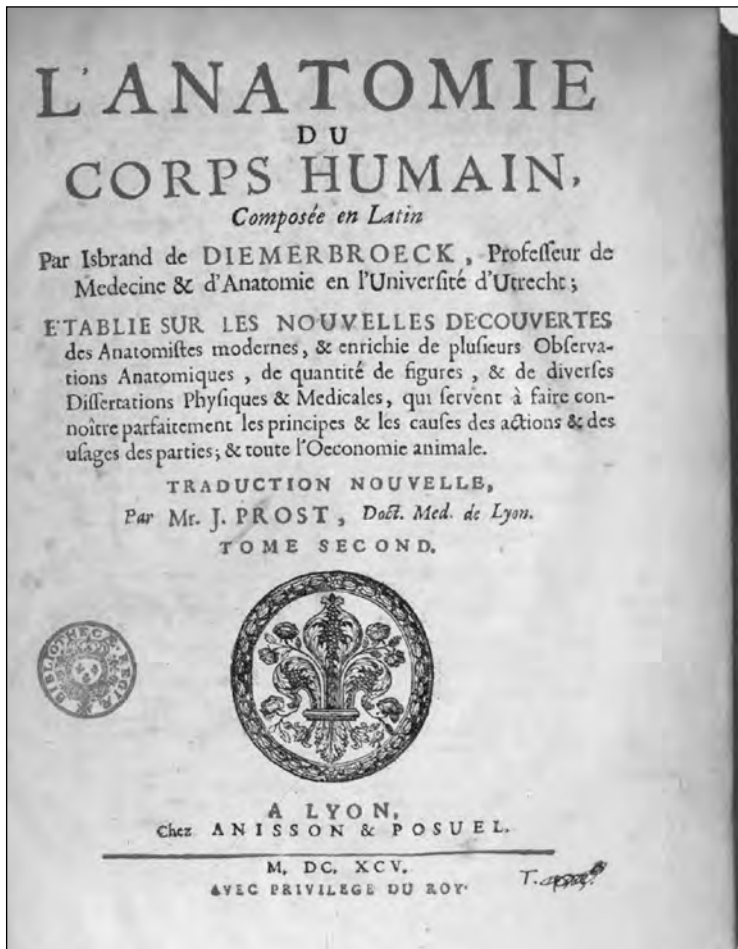


Fig. 2 : Page de titre de *L'Anatomie du corps humain*, traduit par J. Prost, Lyon, Anisson et Posuel, 1695 (Cliché base Dionis [CESR]).

fois aucune dont il en sorte tant que des yeux, à cause de la grandeur des nerfs optiques et de la multitude de petites artères par où elles y viennent” (7), Fig. 1 et 2.

La nature et l'origine des larmes

Van Diemberbroeck analyse systématiquement les termes de cette définition, en la confrontant, selon l'usage de la citation dans les traités érudits, aux autorités philosophiques anciennes et modernes dont il critique les opinions en quelques phrases lapidaires. Ainsi, sur la définition de ces “vapeurs”, qui sortiraient des yeux sous forme de larmes, il cite Empédocle, pour qui elles seraient de la même nature que le sang, mais un sang atténué, “fondu” en quelque sorte. Mais, affirme le médecin, puisque cette transformation ne peut être immédiate ni volontaire, la facilité qu'ont certaines personnes de verser des larmes quand il leur plaît montre que cette opinion est contraire à la vérité. De

même, il est impossible que des petits vaisseaux presque invisibles qui se portent aux yeux se répande une quantité d'humidité telle qu'elle puisse quelquefois mouiller une serviette entière en l'espace d'une heure ; même si un médecin moderne comme Sténon attribue l'écoulement des larmes aux contractions des glandes lacrymales sous l'effet de phénomènes objectifs, tels le froid, la fumée, ou subjectifs comme la joie, la tristesse, cela n'explique pas le passage de grosses larmes à travers des vaisseaux qu'il nomme "lymphatiques", caractérisés par leur étroitesse. Il s'agit alors pour Van Diemberbroeck d'apporter quelque lumière dans cette matière si obscure, en distinguant plusieurs types d'humeurs : une humeur lymphatique, transparente, peu saline, peu corrosive, qui ne gêne pas la vision ; une humeur lacrymale, salée, qui humidifie en permanence le globe oculaire et qui garantit la "moiteur" qui lui est nécessaire, ne dépendant ni d'une émotion ni d'une cause externe, qu'il distingue bizarrement de l'humeur phlegmatique issue du cerveau, également salée, mais plus corrosive, constituée par "les particules les plus subtiles et les plus séreuses de l'humeur pituiteuse, ramassée dans le cerveau, s'écoulant des antres ou cavités des yeux" (II, p. 351). Une série de cas sert de démonstrations, alliant causes extérieures, états émotifs (tristesse et joie), divers tempéraments et âges. Par exemple, pourquoi l'oignon et la moutarde font-ils pleurer ? Parce qu'ils irritent et picotent les yeux et que ce mouvement resserre le cerveau. Pourquoi l'homme courageux ne pleure-t-il pas ? Parce qu'il ne se laisse pas troubler par la tristesse et que son cerveau ne se contracte donc pas sous l'effet de la tristesse, à l'encontre de la plupart des gens. Pourquoi le vieillard ne pleure-t-il pas ? Il n'a plus d'humeur pituiteuse, tout est sec en lui. À l'autre bout de la vie, l'enfant, qui a beaucoup d'humeur pituiteuse, pleure beaucoup parce que les membranes du cerveau et les "caroncules glanduleuses" à l'angle interne des orbites sont encore trop molles, et l'humeur pituiteuse peut ainsi s'écouler facilement, d'autant plus, ajoute l'auteur, qu'un enfant a beaucoup de raisons de pleurer. Enfin, pourquoi la femme pleure-t-elle davantage ? Le récit d'une observation personnelle supplée à l'absence d'explication théorique et sert de preuve scientifique : en novembre 1663, l'auteur a pratiqué l'autopsie d'une patiente qu'il avait suivie pendant plusieurs années. Elle souffrait de maux de tête persistants (une pesanteur était ressentie), était sujette à des larmes abondantes et fréquentes, et vivait dans un état permanent de tristesse : "Nous trouvâmes son cerveau si humide, écrit-il, que de sa substance, que nous tenions entre nos mains, il en distilloit, tout ainsi que d'une éponge imbuë d'eau, une grande quantité de serum, et les ventricules en étoient aussi médiocrement pleins" (II, p. 355).

Une explication mécanique des larmes

En considérant les larmes comme une production du cerveau, s'écoulant vers l'extérieur par l'effet des contractions et des dilatations du viscère et de ses membranes, Van Diemberbroeck donne une explication nouvelle, mécanique, "cartésienne" à une conception médicale ancienne, qui voit dans les larmes, comme dans les autres sécrétions du corps, un signe externe, visible, tangible, d'un état humoral interne, pathologique ou non. Les descriptions anatomiques n'avaient pas modifié les conceptions physiologiques galéniques de l'évacuation (*transpiratio*) des "fumées" ou vapeurs produites par des coctions incomplètes des aliments et de l'humeur noire et âcre qui s'élèvent des parties inférieures du corps et se portent à la tête. Pour André Vésale, "la tête peut être comparée au toit d'une maison bien chauffée, qui reçoit toutes les fumées et les vapeurs excrémentielles montant des parties inférieures", et c'est pour permettre leur évacuation naturelle que les

os du crâne sont nombreux et assemblés par des sutures (8). Même interprétation chez Ambroise Paré : “Le crane est composé de sept os, lesquelz sont conjointcz ensemble par commissures, à celle fin que par icelles la dure mere fust liée & suspendue avec ledict crane [...], et aussi pour donner transpiration et passage aux excremens fuligineux & vaporeux des parties soubzjacentes” (9). Van Diemberbroeck modernise la comparaison, mais pas la fonction, en écrivant que “la tête étant posée sur le corps comme un alambic reçoit plusieurs vapeurs des parties d’en bas” (II, p. 355). Également héritée de Galien (*De usu partium* IX), la théorie de l’évacuation des parties grosses et visqueuses de la pituite par les narines et des parties subtiles par les larmes, avait résisté à l’examen autopsique, même si Vésale avait décrit la lame criblée de l’os ethmoïde et le sac lacrymal situé aux confins de la paroi médiale de l’orbite et des fosses nasales, s’ouvrant dans les fosses nasales au niveau du cornet inférieur (10).

Qu’il s’agisse d’un excès d’humeur, d’un déséquilibre du tempérament ou d’une pathologie, mélancolie ou toute autre maladie, le processus d’évacuation reste le même dans toutes les descriptions : les parties subtiles, refroidies par le cerveau, s’écoulent sous forme de larmes, les parties épaisses sont rejetées par les narines. Joseph Grünpeck comparait les vapeurs nocives de la maladie montant au cerveau à des fumerolles s’exhalant de lieux marécageux : “Pendant que ce poison [la syphilis] attaque le corps de la manière dont j’ai dit, la nature pousse vers les extrémités une grande partie de la substance nuisible [...] ; de cette pourriture, des vapeurs épaisses (comme les fumerolles des lieux marécageux) remontent vers la tête ; certains jours elles sont si fréquentes qu’on dirait que la tête va éclater (*disrumpere*), surtout la partie postérieure, qui est complètement dépourvue de conduits ou de fenêtres pour laisser échapper la fumée, ce qui explique que la nature peut moins se défendre des vapeurs de mauvaise qualité à cet endroit que sur le devant de la tête où elle rejette la plus grande partie des choses nuisibles par les foramens des narines” (11).

Si on se limite à ces explications mécaniques, les femmes pleurent au même titre que tous les êtres humains, mais elles peuvent pleurer davantage parce que leur cerveau est naturellement plus humide et froid et qu’il résiste moins bien à la tristesse que celui de l’homme ; les alternances de contraction et de sensation de pesanteur (sous l’effet des vapeurs) et de dilatation (après évacuation par les larmes qui apportent un soulagement momentané) sont douloureuses. L’observation notée ici par Van Diemberbroeck ne fait que confirmer les interprétations médicales et philosophiques traditionnelles du tempérament froid et humide des femmes et de leur tendance à la mélancolie. On pourrait ajouter deux remarques annexes ; la première est rapportée par Van Diemberbroeck (II, p. 338), qui cite une observation de Spigelius, selon laquelle le foramen situé à l’angle interne de l’orbite serait plus grand chez les femmes et chez les hommes qui pleurent beaucoup : cause ou plutôt effet d’abondantes larmes. La deuxième, plus littéraire, explique les états alternatifs et inconstants de resserrement et de dilatation du cerveau féminin, naturellement mou, par l’influence néfaste des astres, telle la lune, qui font passer de la joie à la mélancolie, figure avec laquelle la femme finit par s’identifier iconographiquement. Une attitude accablée, le regard fixe et tourné vers le sol, vont devenir des lieux communs pour représenter l’état de mélancolie.

Vers une esthétique des larmes de femmes

Sur le plan des représentations de larmes de femmes, les choses se présentent différemment. Le XVIII^e siècle verra se développer une littérature où les femmes pleurent

abondamment, avec des crises de larmes, des crises vaporeuses, que ce soit dans les romans, au théâtre, avec le genre des drames et des comédies larmoyantes ; le siècle précédent semble privilégier la retenue, la réserve, et les codes de civilité apprennent aux femmes à maîtriser leurs larmes, du moins en public, car cela est jugé peu décent et traduit une faiblesse de caractère. De même, un courant moralisateur se développe, qui met en garde contre la facilité de certaines femmes à jouer de leurs larmes : *Femme se plainct femme se deult / Femme est triste quand elle veult* (12).

À l'inverse, l'absence de larmes féminines dans des situations qui normalement devraient provoquer des larmes doit attirer l'attention. On peut y voir une figure exemplaire de la *virtus*, du courage, vertu masculine par excellence, louée chez une femme exceptionnelle. Lucrèce violée par Tarquin ne verse pas une larme au moment où elle s'enfonce le poignard dans la gorge. De même les représentations de saintes et de martyres nous les montrent étrangères à la douleur physique sous la torture. Ainsi sur une gravure de Cornelis Cort (ca. 1570, Anvers), on voit sainte Agathe, déjà auréolée, les yeux tournés vers l'ange qui lui apporte la palme des bienheureux, indifférente aux énormes tenailles avec lesquelles les bourreaux entament ses seins (13). L'esprit est en quelque sorte "sorti" du corps et l'extase est une victoire sur la douleur. Mais l'absence de larmes dont on déduit l'insensibilité à la douleur peut aussi être interprétée comme la preuve d'une possession diabolique ; Guy Bechtel, dans *La sorcière et l'Occident*, énumère plusieurs cas de "recherches de marques diaboliques" sur le corps de celles qui sont accusées de sorcellerie au XVII^e siècle et cite des rapports d'expertises menées par des médecins et des chirurgiens chargés d'enfoncer une aiguille dans les parties suspectes : s'il n'y a pas de sang, pas de larmes, pas de cris, la femme est déclarée sorcière (14). Ainsi dans les cas extrêmes, saintes martyrisées ou hérétiques torturées, les femmes qui ne pleurent pas sont ou sont dites insensibles à la douleur et échappent à la loi commune. On ne voit guère non plus d'illustrations réalistes de la parole biblique *Tu enfanteras dans la douleur* ; si la mort des enfants nés ou de la femme en couches est un motif de déploration, ce sont surtout des scènes heureuses de *post partum* qui sont représentées : l'enfant est baigné, langé, la jeune femme se repose ou reçoit des visites.

Certes, on trouve des représentations de femmes en pleurs dans des scènes religieuses (Marie-Madeleine en est le prototype) ou moralisatrices : la gravure intitulée *Calamitas* d'Androuet Ducerceau montre sous un toit de paille percé une femme prostrée, assise par terre, en haillons, le visage tourné vers le sol, les cheveux épars, en pleurs (15)... Ce sont des cas exemplaires où les larmes expriment le repentir ou cautionnent la juste punition pour une faute antérieure. Ainsi nos sorcières de tout à l'heure pleurent abondamment au moment où elles sont conduites vers le bûcher ou le gibet : ces larmes sont nécessaires, car l'exécution étant un moment fort, le repentir de l'hérésie, l'expiation doivent émouvoir et mettre en garde le public nombreux qui se presse à ces manifestations (16).

Conclusion

Si les représentations de femmes ou de divinités féminines, d'Aphrodite à Marie, *mater dolorosa*, pleurant leur fils ou leur amant mort, sont un thème privilégié dans les arts, la forme et la transparence brillante de cette sécrétion humide n'ont cessé d'inspirer les créateurs. Dans l'antiquité, on comparait les perles aux larmes d'Aphrodite et les récits mythologiques attribuaient aux larmes divines le pouvoir de faire naître l'ambre ou l'anémone ; au début des temps modernes, un poème de Maurice Scève indique l'achèvement du processus de minéralisation de la larme en perle :

LES FEMMES PLEURENT-ELLES PLUS QUE LES HOMMES, ET POURQUOI ?

*Lame argentine, humide et distillante
Des beaux yeulx clairs, descendant coye et lente
Dessus la face, et de là dans les seins,
Lieulx prohibez comme sacrez et saintz.
Larme qui est une petite perle
Ronde d'embas, d'en haut menue et gresle (17).*

NOTES ET BIBLIOGRAPHIE

- (1) LEMOINE P. - *Le sexe des larmes. Pourquoi les femmes pleurent-elles plus et mieux que les hommes ?*, Laffont, Paris, 2011.
- (2) VINCENT-BUFFAULT A. - *Histoire des larmes*, Éd. Rivages, Paris, 1986 (Petite Bibl. Payot, Paris, 2001) ; CRON A. et LIGNEREUX C. (dir.) - *Le langage des larmes aux siècles classiques. Littératures classiques*, t. 62, Champion, Paris, 2007.
- (3) PLINE, *Histoire naturelle* VII, 2.
- (4) ARISTOTE, *Histoire des animaux* IX ; *Génération des animaux* IV, 775a.
- (5) Voir par exemple VÉSALE André - *De humani corporis fabrica*. I. Oporinus, Bâle, 1543, p. 643-650 ; BARTISCH Georg - *Ophthalmodouleia*. Mattheus Stöckel, Dresde, 1583.
- (6) VAN DIEMERBROECK Ijsbrand - *Anatome corporis humani plurimis novis inventis instructa variisque observationibus et paradoxis cum medicis tum physiologicis adornata*, M. et G. de Walcheren, Utrecht, 1672 (republié en 1679 à Genève, en 1685 à Utrecht) ; traduit en français par J. Prost en 1695 à Lyon, chez Anisson et Posuel. Les citations se réfèrent à cette traduction.
- (7) DESCARTES René - *Traité des passions de l'âme*. Dans ce petit livre, écrit en français en 1649, dédié à la princesse Élisabeth de Bohême, le philosophe développe sa théorie sur les rapports entre l'esprit ou substance pensante (*res cogitans*) et le corps ou substance étendue (*res extensa*) et établit que le principal siège de l'âme est la glande pinéale (épiphyse). Cf. l'édition annotée du traité par MIZRACHI F., suivi de la *Correspondance avec la princesse Élisabeth*, Union générale d'édition, Paris, 1965.
- (8) VÉSALE - *ibid.*, livre I, p. 26.
- (9) PARÉ Ambroise - *Briefve Collection de l'Administration Anatomique*, G. Cavellat, Paris, 1550, p. 52v et 53r.
- (10) VÉSALE - *ibid.*, livre I, p. 50-51.
- (11) GRUNPECK J. - *Libellus de mentulagra, alias morbo gallico*, in FUCHS, C.H. - *Die ältesten Schriftsteller über die Lustseuche in Deutschland, von 1495 bis 1510*. Verlag der Dieterichschen Buchhandlung, Göttingen, 1843, p. 65 [traduction personnelle].
- (12) GROSNET P. - *Les mots dorez de Cathon*. Paris, 1530, f° V, cité par MATTHEWS GRIECO S.F. - *Ange ou diablesse. La représentation de la femme au XVIème siècle*. Flammarion, Paris, 1991, p. 373.
- (13) CORT Cornelis - *Le supplice de sainte Agathe*. Gravure reproduite dans MATTHEWS GRIECO S.F., *op. cit.*, p. 125.
- (14) BECHTEL G. - *La sorcière et l'occident*, Plon, Paris, 1997, p. 388 et 389. Les rapports d'expertise sont suivis d'interprétations psychiatriques et neurologiques de ce phénomène assimilé à une forme de tétanisation.
- (15) ANDROUET DUCERCEAU J. - *Calamitas*, d'après Aeneas Vico. Gravure reproduite dans MATTHEWS GRIECO S.F., *op. cit.* p. 306.
- (16) BECHTEL G., *op. cit.* p. 413-414.
- (17) SCÈVE M. - "Blason de la larme", vers 1-6, dans *Les blasons anatomiques du corps féminin*, Charles Langelier, Paris 1543. L'image minérale de la larme sous forme de cristallin (petit cristal transparent) se poursuivra dans la *Délie*, cf. RISSET J. - *L'anagramme du désir*, Fourbis, Paris, 1995.

RÉSUMÉ

*D'où proviennent les larmes ? Les femmes pleurent-elles plus que les hommes, et pourquoi ? Ijsbrand van Diemberbroeck (1609-1674), médecin à Utrecht au XVIIème siècle, tente de répondre à ces questions dans un exposé d'une quinzaine de pages inséré dans son traité *Anatome corporis humani*. Selon la tradition, il considère les larmes comme une production de l'encéphale, il donne une explication mécanique de leur origine, mais continue à penser qu'elles ont pour fonction principale de purger le cerveau. En contrepoint, cette sécrétion exocrine suscite des interprétations moralisantes ou esthétiques dans la littérature et les arts contemporains de l'ouvrage de van Diemberbroeck.*

SUMMARY

*Where do tears come from ? Do women weep more than men, and why ? Ijsbrand van Diemberbroeck (1609-1674), a physician at Utrecht in the 17th century, tries to find an answer to these questions in a dissertation of about fifteen pages in his book *Anatome corporis humani*. According to tradition, he thinks that tears are produced by the brain, he gives a mechanical explanation of their origin, but he persists in thinking that their main function is the purgation of the brain. On the other hand, this exocrin secretion causes moralizing or aesthetic interpretations in the literature and arts contemporaneous with van Diemberbroeck's work.*